



Soluto

Redites-moi des choses tendres



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Redites-moi des choses tendres

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09515-8

EAN pdf: 9782268097183

Soluto

Redites-moi des choses tendres

éditions du
ROCHER

M ail d'Eugène à Barbara.
 Objet : Quittons-nous enfin...

Mon tendre amour,

Lequel de nous deux est le plus fatigué?

À nous voir ainsi installés dans notre vie, meurtris comme de vieilles poires tapées dans un panier, je me demande qui a fini par gâter l'autre. Côte à côte, face à face parfois, je ne te vois plus, tu ne me regardes pas, on ne s'inspire plus rien, ni désir, ni joie, ni peine, ni colère.

Nous sommes devenus tristes et ternes, fades et plats, routiniers, seuls et idiots, sans élan, pathétiques en un mot...

Comme je voudrais pouvoir te haïr.

Quittons-nous enfin.

Ce soir, Barbara, je prends le taureau par les cornes. Je profite, peut-être un peu lâchement, de ton éloignement,

de ce voyage scolaire à Berlin, pour tenter de t'expliquer qu'il n'y a plus rien à attendre de nous.

Je suis las. Las de toi, de ta voix qui grésille ou qui grince, de ta silhouette asséchée qui me frôle sans plus jamais me toucher, de tes craintes et de tes recommandations stupides. Le peu qu'il te reste à me raconter ne m'arrête plus, ne m'intéresse pas. Je subis ta parole, toujours la même, blanche et banale.

L'as-tu compris? Nous n'avons plus rien à nous dire. Quand tu me parles trop longtemps, tu me désoles. Un sentiment d'impatience me saisit. Je ne parviens pas à trouver le moindre intérêt à tes sempiternelles platitudes. Si tu savais comme tes histoires d'élèves irrespectueux, de collègues en dépression, de syndicats amorphes m'ennuient! Je préfère quand tu te tais, que tu t'absorbes en silence dans tes pensées, que tu corriges loin de moi tes copies insipides. J'aime encore plus quand tu brasses et coules jusqu'à plus soif dans ton bassin des Docks. Je n'aspire qu'à t'oublier. Dès que je ne te vois plus mon existence s'allège. Je me sens délesté. Parfois je voudrais que tu n'existes pas.

Oui, quittons-nous pour de bon. Afin que tu ne renaisses pas sans cesse à ma conscience, je tranche, par ce courrier fielleux, le lien effiloché qui nous emberlificote bien plus qu'il ne nous attache. N'y vois pas l'exaspération d'un moment. Tu sais, ce mail, je te l'écris mentalement depuis des mois, peut-être même depuis des années. Je voudrais qu'il contienne toute ma tristesse, toute ma déception, qu'il me purge définitivement de l'humeur grasse, âcre et noire qui me barbouille

intérieurement, qui m'empoisonne et que tu entretiens par ta simple présence. Je veux que tu saches toute la rancœur que j'accumule, depuis si longtemps, contre toi, contre moi, contre nous... Je nous en veux de cette existence pitoyable que nous nous obstinons à tresser, contre vents et marées, afin de nous conformer, du moins en apparence, à l'image du couple lisse et parfait dont nous rêvions hier.

Que nous reste-t-il de commun au bout de vingt ans de vie commune? Rien ou presque. Nous échangeons vaguement sur Alice et Julien qui ont la délicatesse de ne pas trop nous contrarier. Nous évoquons en zigzag des factures à régler, la toiture qui fuit, le remplissage du réfrigérateur, les vacances qui se dupliquent implacablement à Saint-Brieuc, ta mère qui vieillit et mes promotions professionnelles qui n'arrivent jamais. Le quotidien nous a hachés menu. Nous nous confondons avec lui. Nous sommes devenus des tartines d'ennui.

Notre union a perdu toute sa sève. Tu ne te souviens de moi que lorsque tu as besoin d'une paire de bras ou d'une paire de jambes supplémentaires, pour suppléer aux tiens, qui n'en finissent pas de tomber ou de s'emmêler.

Ce sont des chiottes à déboucher, la cuisine à repeindre, ton ordinateur à rebooter, une commande à aller chercher au drive d'un hypermarché, Julien qu'il faut conduire à l'orthodontiste et Alice à ramener, avec sa ribambelle de copines, en pleine nuit de préférence, de je ne sais quelle « fête » d'ados hilares et imbéciles. J'en passe, j'en passe... Je compte sur toi pour compléter la liste des tâches dont tu te décharges et que

j'accepte d'accomplir, bonne pomme, sans plus oser broncher.

Parce qu'elle est insidieuse, qu'elle ne renonce jamais, la tyrannie de la banalité et de l'ordinaire est implacable et totale. J'ai quarante années dans les pattes, je sais que demain sera le copier-coller d'aujourd'hui et j'ai le gosier qui se serre à l'idée de devoir m'en contenter.

J'en ai assez de me plier à toutes ces corvées. Sous prétexte que tu jettes mes chaussettes, mes caleçons et mes chemises dans le lave-linge, que tu les repasses avec abnégation, que tu as su torcher, dresser, instruire notre marmaille sans jamais te lasser et qu'il n'y en a pas deux comme toi pour requinquer la maison, jouer de l'aspi et glisser la raclette sur les carreaux, tu me relègues et me disqualifies sournoisement! Ras-le-bol! Je souhaite rompre ce deal tacite, ce contrat foireux, cet « échange de bons procédés », comme tu le répètes avec une naïveté qui m'horripile. Ton côté « fée du logis » me met systématiquement en dette. J'ai le sentiment de ne jamais satisfaire tout à fait tes attentes.

Je ne veux plus être l'éternel redevable. J'entends tous les reproches que tu n'as plus la force de m'adresser, je sens la lassitude et le dédain dans tes recommandations. Tu me traites comme l'extension la plus faillible de toi-même.

Rappelle-toi. Je ne manquais pourtant pas de bonne volonté... À l'aube de notre union, nombre de mes tentatives, que tu réclamaïs pourtant en bonne militante obnubilée par le partage des tâches, se sont généralement soldées par tes remontrances agacées. Je n'ai jamais réussi à convaincre les coins

d'une pièce à se rapprocher du balai, pas su laver les rouges et les fuchsias à l'abri de tes tee-shirts d'un blanc étincelant, pas voulu déceler dans les empilements de linge rêche l'urgence du repassage. Je n'ai même jamais pu entendre mugir, du fond d'un frigo vide, l'appel du plein à Monoprix.

D'accord. Je suis un handicapé du quotidien ! Tu m'as si bien pris en charge que je n'ai su qu'accroître mes incompétences. Tu m'as ôté peu à peu le travail des mains, découragé patiemment, et tu as pulvérisé ma bonne volonté en moins de deux années de cohabitation. Je te soupçonne d'avoir été sans pitié afin de ne pas partager ton règne sur notre maisonnée. J'ai donc basiquement décidé de me soumettre à ta loi et, plutôt que de passer l'éponge maladroitement, j'ai préféré une bonne fois pour toutes la jeter.

Je me suis incliné devant ta perfection.

N'y vois pas d'ironie. Je ne me moque pas de tes compétences éducatives et ménagères. Elles ont toujours forcé mon admiration. Petit scarabée, je ne me suis jamais senti à la hauteur de ces tâches domestiques, répétitives et contraignantes dont tu t'acquittes si honorablement. Tu sais les dominer avec majesté. Elles n'ont jamais pu t'avilir, quelle force d'âme, bravo !

Je ne t'aime plus.

S'est-on jamais aimé ? Sait-on jamais aimer ?...

Je cherche dans notre passé quelques moments vraiment heureux, entiers, innocents. Rien ne me vient spontanément. Il faut que je gratte, que je force, que je fore, que je descende en rappel jusqu'aux premiers mois de notre rencontre. Tout est

si loin, si ténu... Je ne retiens jamais rien... Tout m'échappe? Tu parles... J'ai jeté là-dessus de grosses pelletées d'oubli! J'ai tout enfoui, étouffé, recouvert. J'ai peut-être « refoulé », comme on dit dans ces magazines de psychologie qui racolent les quadragénaires anxieuses.

Vingt-deux ans déjà!

Reprenons au début, viens me dire que je mens.

Tu m'as capturé une nuit d'avril dans un pub enfumé du quartier Saint-François. Te souviens-tu? Nous fréquentions depuis quelques mois le même groupe d'étudiants. Nous nous croisions toutes les semaines, au gré de sorties, chez l'un, chez l'autre, ou dans des bars, et nous existions à peine l'un pour l'autre. Échangeait-on trois mots? Sans doute pas. Tu n'étais pas pour moi : trop douce, trop chic, trop sage, jamais grise, ni déplacée. Le genre contenu, pour ne pas dire coincé.

Et puis un soir, un incroyable soir, il y a eu ton beau regard insistant, bleu comme une porte ouverte sur un lit impudique. Il s'est posé sur moi avec la douceur et l'obstination d'un papillon qui ne veut pas quitter sa fleur, mais qui rêve pourtant au filet du chasseur. Oh ce regard! Je ne l'ai jamais retrouvé depuis. Peut-être l'ai-je inventé pour me donner du courage. En tout cas, il a suffi à me ligoter définitivement. J'y ai si longtemps cru. Je me suis accroché à ce tir de prunelles. Il avait fait mouche! Je saignais d'amour. On sous-estime toujours la violence des femmes trop douces.

Toi, l'imprenable Barbara, tu m'avais pris pour cible!

Benêt amoureux, d'emblée raide dingue, je me suis cru anobli ! Forcément ! Tu riais à mes plaisanteries, à mes formules à l'emporte-pièce, à mes pitreries.

Délicieuses semaines en eau douce...

Je me souviens qu'il me plaisait de te plaire, que la lumière de nos moments était dorée et vibrante, que nous n'étions pas englués dans d'implacables calendriers. Nous ne pouvions plus nous quitter. Je séchais les cours, tu oubliais de rentrer dans le petit studio que tes parents louaient rue d'Étretat pour que tu poursuives en toute quiétude tes études d'histoire. On s'y embrassait des heures durant et, quand on était repu, tu me parlais de ta passion naissante pour Tocqueville, de sa « démocratie en Amérique ». Je te chantais parfois *Un jour j'irai à New York avec toi*, projet que nous nous sommes employés à ne jamais réaliser et tu riais à l'époque de ma façon de jouer de la guitare imaginaire.

On buvait du thé, parfois de la bière, on mangeait des nouilles et du jambon à l'os, des sardines et du pain beurré. Je t'apprenais à jouer au 421. Certaines fois tu fonçais au frigo et tu tétais à même son tube le lait concentré Nestlé. Je te rejoignais pour recueillir la substance nacrée à tes lèvres. Tes baisers étaient sucrés. Ta langue était merveilleusement nerveuse.

J'étais beau, fort, intelligent, paré de vertus dont j'ignorais l'existence parce que toi, Barbara, la brillante, la subtile, la rigoureuse au langage châtié, au langage châtré, la plus sérieuse de notre groupe, la plus pimpante, tu m'avais voulu, choisi entre tous.

Il en faut moins que ça pour qu'un homme se reconsidère!
Je me croyais riche du pouvoir de te subjuguier.

Quel couillon j'étais!

Mais enfin, peut-être qu'à ce moment-là, nous étions, sinon heureux, du moins légers. Souvent le soir tu venais dormir chez moi. On ne baisait pas encore. Je croyais, tu me l'avais laissé entendre, que tu étais vierge. Je prenais mon désir en patience, ça n'avait aucune importance. J'aurais attendu un an s'il l'avait fallu! Bon sang de bonsoir! Tu m'avais distingué, reconnu. Par ton œillade conquérante, assurée, silencieuse, tu m'avais définitivement charmé. Ma vie, à partir de cet instant, se déduisait de toi avec la force de l'évidence. Ta volonté était la mienne. J'étais élu. Je revenais de loin.

Non, rien de rien, je n'ai rien oublié.

Oui, je revenais de loin.

Avant toi je n'avais jamais levé les filles qu'à force de baratin et de manipulations. Mes dragues étaient insistantes, sans panache, presque honteuses. J'escroquais au sentiment. Je ne m'attaquais qu'aux plus faibles, qu'aux plus sottes, les pêchais à l'intrigue et les culbutais à l'usure. Combien de fois m'a-t-on cédé par lassitude? Brrr, j'en tremble...

Parce que je m'enivrais de toi, que je m'aveuglais de toi, je ne soupçonnais pas ta duplicité. Comment aurais-je pu deviner que tu feignais l'amour en espérant que le goût t'en vienne?

Je n'ai appris l'envers de ton jeu de dupe que deux ans et huit mois après, presque par inadvertance.

C'était quelques jours après la naissance d'Alice. Tremble Barbara de me voir ressortir ce cadavre toujours pas refroidi de mes placards secrets. Un charmant jeune homme, un Guillaume machin, que tu n'avais jamais évoqué, te félicitait de la venue au monde de notre petite fille. Une délicieuse grenouillère jaune à pois roses accompagnait une carte de visite griffée de ces quelques mots – tu vois, sans les avoir jamais appris je m'en souviens encore :

Bravo Barbara, je suis fière de toi ! Je savais que tu triompherais de mon souvenir ! Longue vie à toi, à Alice, à l'heureux papa ! Je vous embrasse tous !

Le baiser de cet homme me brûle encore la gueule.

Si tu avais jeté ce petit bristol, si tu n'avais fondu en larmes, je n'aurais probablement jamais rien su. Mais tu brûlais trop de me tenir au courant de cette histoire pour ne pas laisser traîner négligemment cette carte de félicitations !

J'ai deviné qu'il y avait un loup.

Que devais-je comprendre ? Que tu avais prévenu je ne sais quel homme, resurgi mystérieusement du passé, de la naissance d'Alice ? Qui était-il ? Pourquoi ne l'avoir jamais évoqué ? Quand et comment l'avais-tu prévenu ? Savait-il que tu étais enceinte ? Parlais-tu souvent avec lui ? Pourquoi n'en avoir jamais rien dit ? Que savait-il de nous ? Pourquoi l'extirpais-tu du néant où il était si bien ?

Tu n'as pas résisté longtemps. Tu brûlais trop du désir de m'affranchir. J'ai rapidement eu mon content d'explications.

Cet autre mec, ce Guillaume, une année avant notre rencontre, était passé par toi. Il était venu en chantant et, fort de son éclat, t'avait ouvert les cuisses comme on ouvre un frigo. Il s'était servi copieusement puis s'en était allé, après un rot de contentement, en te laissant sur le flanc, haletante, chamboulée, amoureuse ! Votre aventure n'avait pas duré un mois, mais le coup était porté. Tu n'avais pas accepté qu'il te largue. Tu l'avais relancé gentiment, dignement, tendrement. Puis supplié jusqu'à l'humiliation. Toi, la petite bourgeoise caennaise, tu avais même condescendu à poursuivre tes études dans l'ouvrière, populacière et portuaire ville du Havre. Le marlou t'avait finement bernée. Il t'avait laissé croire qu'il achèverait sa formation professionnelle dans notre ville. Il y avait soi-disant trouvé une entreprise prête à l'accueillir. Avec fermeté, il t'avait supplié de ne pas l'y rejoindre. C'était bien vu et assurément le meilleur moyen de t'y expédier l'air de rien.

Et tandis que tes gentils parents te louaient un joli studio, ton lascar s'installait à Rouen, avec une autre. Son tour était joué : il s'était (presque) débarrassé de toi.

Tu m'as déballé vos souvenirs sans me ménager. Ta colère, à peine exagérée, n'était qu'un masque pour tenter de dissimuler une passion mal éteinte. J'ai serré les dents, encaissé le coup sans moufter, mis mon mouchoir par-dessus. J'étais si fou de toi que je souffrais de ta douleur. On peut facilement accepter par amour de ne pas exister...

Ce Guillaume connaissait tout de nous. Tu t'étais rapproché de moi pour le rendre jaloux. Tu le tenais au courant de l'évolution de notre histoire en la magnifiant, en la réinventant, avec l'espoir de le ramener à toi. Tu n'as jamais cessé de lui écrire, de lui chanter ton amour inconditionnel. C'est en lisant les brouillons des lettres que tu lui envoyais, et les siennes quand il te répondait, que j'ai deviné que tu étais tombée enceinte en espérant qu'il te demande de renoncer à notre enfant.

Vois-tu, même cachée dans une boîte à chaussures, perdue dans des dizaines de boîtes à chaussures, une correspondance n'est jamais à l'abri du regard misérable d'un homme blessé. Tu te doutes bien qu'après tes révélations post-partum, j'ai cherché les traces de vos échanges. En ce temps-là tu refusais les téléphones portables. Il fallait bien que vous communiquassiez (du sucre sur mon dos, pardonne cette amertume).

J'ai avalé la couleuvre jusqu'au bout. J'ai ruminé mes découvertes et mes déconvenues en silence. Je ne t'ai jamais adressé le moindre reproche. Nous n'avons plus jamais parlé de ce Guillaume.

Un jour, j'ai vu que tu avais jeté votre correspondance.

J'ai voulu croire que votre histoire était finie.

Elle l'était peut-être pour toi. Mais moi qui croyais l'avoir allègrement surmontée, je m'aperçois, par la douleur que j'ai à ressasser cet épisode, que j'en souffre à peu près comme au premier jour.

Merde, merde, merde.

Je vois les lignes de ce mail jaillir et s'accumuler. Je n'imaginais pas en avoir si gros à délivrer.

Buvons la coupe jusqu'à la lie.

Quand même ! C'est dingue ce qu'on peut ne plus s'aimer ! Depuis combien de semaines, de mois, n'a-t-on plus fait l'amour ? Je ne parviens pas à m'en souvenir, tant nos étreintes, toujours les mêmes, se confondent. Ta main, pas plus que tes yeux, ne se pose jamais spontanément sur moi. Il m'arrive de loin en loin d'avoir envie, non plus de toi, mais d'un rapport sexuel. Et je suis à chaque fois frappé par la rudesse de ton corps durci par l'effort quand mes genoux, la nuit, cherchent à se mêler aux tiens, ou que ma main attrape ton sein asséché. Durant des années tu t'es acquittée de l'acte vil, comme tu l'as qualifié un soir d'agacement tandis que je te taquinais sur le sujet, en mimant une vague tendresse, un empressement calculé.

Mais au fil des ans tu n'as plus pris la peine de jouer. Tu as continué, certains mardis soir, certains vendredis vers minuit, à me concéder ton corps, non par devoir, mais par faiblesse : afin d'éviter les discussions interminables, ma bouille à l'envers, ma sourde agressivité. Tu m'as longtemps autorisé, tandis que tu t'absentais mentalement, à m'agiter ponctuellement dans ton ossature et tes tendons de marathonnienne, mieux affûtés pour la course de fond que pour la bagatelle. J'ai pris la triste habitude de lâcher ma semence au bout d'un va-et-vient sans ferveur que j'ai toujours eu, remercie-moi au moins, l'obligeance de ne jamais prolonger. Je sais ravalier ma tristesse et me

soulager dans un trait ténu de demi-jouissance.

Quand nous nous retournions chacun vers notre mur, je fixais l'obscurité les yeux écarquillés et j'écoutais ton souffle calme, profond. Tu recouvrais ton sommeil impeccable. Il y en a qui simulent. Toi, tu ne prends pas cette peine. Et tu as, là encore, fini par me vaincre. Vois comme mon désir est devenu rare. Il m'est plus plaisant de me soulager seul avec quelques fantasmes, au-dessus d'un lavabo, plutôt que dans ta carcasse d'acier cadénassée.

Comment as-tu pu renoncer à toute sexualité? Le monde entier ne frémit que de ça! Pas un moment de belle détente entre proches sans que la chose soit évoquée, tôt ou tard, sous forme de traits d'esprit, de jeux de mots plus ou moins adroits, graveleux. Plus une émission de télé, de radio, sans que l'idée du cul émaille le propos, suscite le rire ou la complicité, la gêne, la crispation ou le relâchement. Certains snippets, le verbe vif, se piquent de dégainer toujours cru. Avec la levée des inhibitions, la fin des pruderies, l'irruption de la gaudriole est toujours imminente. Dès qu'un peu de familiarité s'installe, la libido s'exprime. Ça pousse, et pas qu'un peu, en toutes circonstances.

Mais toi, non. Tu restes imperturbable, d'une inébranlable frigidité. Les allusions glissent sur ton profil aiguisé sans jamais éveiller le moindre murmure, le moindre appétit. Ta lèvre ne tremble jamais, ton cou ne fléchit plus pour s'offrir, tes ongles ne connaissent pas le besoin de griffer une peau frémissante, ton ventre sec n'aspire jamais à se poser sur un ventre

tendre, chaud, moelleux et tes reins pour toujours ont renoncé à se cambrer.

Tu sauras, je n'en doute pas, me remettre à ma place et m'imputer la faute de ce désintérêt. Sans doute iras-tu jusqu'à insinuer qu'au-delà de moi d'autres hommes te convoitent, et que tu n'es pas insensible à leurs avances. Sans doute! Mais je n'en croirais pas un mot. Je te pratique depuis trop longtemps et je te sais par cœur, à défaut de te savoir par corps. Tu es éteinte, froide, perdue pour la joie des ivresses sensuelles! L'abandon n'est pas ton fort, le contrôle, la maîtrise te gouvernent et ton sexe est muré. Tu ne veux même pas qu'il saigne et tu t'emploies par la chimie à le museler. C'est une porte condamnée, un point aveugle, presque une abstraction.

Comment ai-je pu vivre avec toi si longtemps? Comment ai-je pu croire à la réversibilité de ton comportement? Pourquoi méprises-tu mon malheur? Pourquoi accepté-je de me laisser maltraiter ainsi? Mystère...

Je n'en peux plus.

Je n'en peux plus et je partirai dès ton retour de Berlin.

Je te laisse courir après toi-même. Continue d'avancer avec la rigueur et le peu d'état d'âme des machines. Contiens tes élèves, cours les sous-bois par tous les temps, multiplie à l'infini tes longueurs dans les bassins de la ville et trempe-toi tant qu'il te plaira dans les eaux gelées de la mer du Havre.

Grand bien te fasse!

Ne te mets pas en tête de brandir Alice et Julien pour tenter de me retenir. Ces deux petits modèles d'équilibre grandiront

d'autant mieux qu'ils vivront à l'abri des faux-semblants. Nous nous les partagerons, ou, si tu le souhaites, tu les garderas sous ton aile. Je les accueillerai aussi souvent qu'ils le voudront. À 17 et 13 ans le plus difficile de leur éducation est sans doute derrière eux, derrière nous. Ils savent déjà, et sans doute plus que nous ne le croyons, se débrouiller tout seuls. Je ne déprécie rien. Je sais ce qu'ils te doivent. Notre fille te ressemble et rien ne l'abattrà jamais durablement. Julien, quant à lui, a suffisamment de malice et de ressources pour trouver nombre de bénéfices à notre séparation. Qui sait si l'un et l'autre, toi peut-être, ne l'espérez pas depuis longtemps.

Rien ne m'arrêtera plus maintenant. Je suis infiniment désolé pour le mal que nous nous sommes infligé. Si l'amertume, la rancœur m'empoisonnent aujourd'hui, je ne les laisserai pas s'installer et nourrir la relation que nous devons maintenir pour le bien des enfants. Je vais m'employer, crois-moi, à les gommer le plus soigneusement possible. Soyons propres...

PS: Et ne va pas imaginer que je te quitte pour une autre! Ça, ce serait la facilité! L'excuse qui nous dédouanerait. Non, Barbara. Je te quitte à cause de nous, de toi, de moi, du monde qui se fiche des femmes glacées et des hommes qui tardent à refroidir, de celles qui savent et de ceux qui doutent. Épargnons-nous les regrets, les remords. Reconnaissons que nous avons été joués. Tout ça a si peu d'importance...

Eugène avait repris trois ou quatre fois son courriel plein de trous pour le tricoter serré et le mener à bien. Il ne voulait rien oublier d'essentiel. Depuis le départ de Barbara en Allemagne, dès que les enfants étaient dans leur chambre, il s'était employé consciencieusement à composer des phrases définitives. Ces séances de rédaction s'étaient transformées en rendez-vous quotidiens auxquels il s'était adonné d'abord par jeu, puis par bravade, et enfin par défi. Son insatisfaction conjugale chronique avait trouvé dans le jeu de l'écriture son exutoire. Il avait exploré en curieux ce qu'il avait sur la patate et s'était enthousiasmé à l'examen détaillé du sourd mécontentement qui engourdissait sa vie de couple. Il ne se savait pas capable d'autant de colère, d'autant de fourberie, ni aussi prompt à taire ses propres contradictions. Il avait instruit systématiquement à charge.

Il avait frotté sa souffrance pour la rendre brillante, éclatante, évidente, et s'était miré dedans, attendri. Peu s'en était fallu qu'il ne se trouvât beau dans son habit de victime.

Quel mérite d'avoir su si bien supporter son malheur.

Comme il jouissait de ce déballage fielleux! Ce plaisir trouble et douteux était une griserie! Il se sentait puissant, audacieux, d'une justesse imparable. Sa hauteur de vue, son acuité, lui filaient le vertige. Ah, il lui rivait son clou à la Barbara! Elle ne se remettrait pas de sitôt de la lecture de ce fieffé mail.

Maintenant que l'orthographe était mise, qu'il était terminé, lu et relu, prêt à l'envoi, il regardait son écran fixement. Des images délicieuses, cruelles, des velléités d'anéantissement le submergeaient. Le souffle retenu, la flèche de la souris pointée sur le bouton d'envoi, l'index en l'air, il divaguait en se relisant vaguement.

Barbara à Mitte ou Friedrichshain, profiterait du point wifi d'un centre commercial, d'un restaurant, pour checker sa messagerie. Elle recevrait le mail d'Eugène au plus mauvais moment. Il imaginait, voyait la stupeur figer son visage. Elle fondrait en larmes (la pauvre, son monde s'écroulerait). Les élèves et les collègues s'empresseraient : « Madame, madame, qu'est-ce qu'il se passe? Rien de grave madame? » Elle serait obligée de s'isoler pour relire la missive sur son smartphone et prendrait de plein fouet l'effroyable nouvelle. Le séjour linguistique serait gâché, sa vie foutue, le monde perdrait son sens. On tenterait de la consoler, elle comprendrait enfin, mais trop tard, la noblesse de l'homme qu'elle avait méprisé. Elle regretterait en se tordant les doigts de n'avoir pas su manifester son éternel attachement. Elle morflerait.